

ALMA MATER STUDIORUM - UNIVERSITA' di BOLOGNA
SCUOLA DI LINGUE E LETTERATURE, TRADUZIONE E
INTERPRETAZIONE
SEDE di FORLI'
CORSO di LAUREA IN
MEDIAZIONE LINGUISTICA INTERCULTURALE (Classe L-12)
ELABORATO FINALE

Littérature de l'immigration et témoignage :
Proposition de traduction de deux chapitres du roman "solo la luna ci ha
visti passare" de Francesca Ghirardelli

CANDIDATO:

Jean Philippe Willfred MOTUO

RELATORE:

Yannick HAMON

Punteggio proposto dal RELATORE

.....

Anno Accademico 2015/2016

Secondo Appello

INDEX :

Remerciements

Résumé

INTRODUCTION

CHAPITRE I : «Solo la luna ci ha visti passare»

1.1. Présentation descriptive de l'œuvre et du contexte dans lequel elle s'inscrit

1.2. Interview de l'auteur

CHAPITRE II : LA LITTERATURE DE L'IMMIGRATION

2.1. Qu'est-ce que c'est que la littérature de l'immigration ?

2.2. Littérature et immigration : le cas de l'Italie

2.3. Littérature et immigration : le cas de la France

CHAPITRE III : Proposition de traduction

3.1. Traduction du chapitre 1 : « AL BUIO »

3.2. Traduction du chapitre 2 : «LA DECISIONE DI ANDARE VIA»

3.3. Commentaire et Analyse empirique de la traduction

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

WEBOGRAPHIE

REMERCIEMENTS

C'est avec beaucoup d'émotion que j'adresse mes sincères remerciements à tous ceux dont les noms vont suivre, pour leur soutien et leur contribution de près ou de loin à l'élaboration de ce mémoire, qui vient achever ainsi trois années de formation intenses.

Je pense ici précisément à :

- M. Yannick HAMON, Professeur de traduction, mon encadreur académique pour les cours dispensés en la matière de traduction, le suivi de mon travail dans ses moindres détails, sa disponibilité et sa patience ;
- Mes parents M. et Mme POUEMI, M. et Mme MOTUO, et M. et Mme MOUASSOM pour m'avoir mis au monde, mon éducation et mon évolution.
- Nos professeurs : Messieurs SHEEREN, RUNCIMAN, STEEDMAN, STOCKMAN, LEECH, BALLARDINI, RUNDLE et Mesdames ZUCCHIATTI, NIEMANTS, REGGIANI, ELEFANTE, KAMOUN, ZINGARO, PAGANI, ROBERTS, IACOVIELLO, MATHIAS, BERNARDINI, TORRESI, PREZIOSI, ANTONINI pour leurs enseignements et leurs encouragements tout au long de ces deux longues années.
- Mes frères et sœurs : Lucienne, Esther, Rachel, Willy, Rosine, Achille, Philippe, Parfait, Joseline, Jean-Claude, Espoir et Freddy-ange pour leur réconfort dans les moments difficiles et leur soutien.
- Mes neveux, oncles et tantes.
- Mes amis et compagnons de classe pour la convivialité et la complicité.

RÉSUMÉ

Le présent mémoire de fin d'études a pour objectif d'examiner le phénomène de l'immigration clandestine en fournissant une proposition de traduction vers le français du roman « Solo la luna ci ha visti passare » publié par la journaliste italienne Francesca Ghirardelli en mai 2016. Le roman représente le témoignage poignant d'une jeune fille kurde-syrienne qui, entre juillet et août 2015, a entrepris un long voyage en camion, de la Syrie vers l'Europe, le long de la côte balkanique. Ce mémoire est organisé en trois chapitres. Le premier chapitre est consacré à la présentation du roman du point de vue du contenu. Il se termine par la transcription traduite en français d'un entretien radiophonique avec l'auteure Francesca Ghirardelli. Le deuxième chapitre est consacré à la traduction du chapitre I et d'une partie du chapitre II du livre concerné et se conclut par un commentaire visant à raisonner sur les difficultés rencontrées et les techniques employées pendant le processus traductif. Finalement, le dernier chapitre illustre l'histoire des flux migratoires en France et en l'Italie et analyse les effets de ce phénomène sur les littératures des deux pays.

INTRODUCTION

Au cours des dernières années, on assiste à une forte augmentation de l'immigration en Europe, surtout l'immigration clandestine. Des centaines de milliers de personnes qui fuient chaque jour leur pays d'origine à cause des conditions de vie très difficiles et des innombrables violations des droits de l'homme. Ils fuient la guerre et la faim et entreprennent des voyages longs et dangereux à pied, en camion, en canot pneumatique ou entassés sur des bateaux de pêche à la recherche d'une vie meilleure. Parfois, au cours de ces voyages interminables, des personnes trouvent la mort et n'arrivent pas à atteindre leur destination. À l'heure actuelle, les migrants arrivent en Europe par deux voies principales : la voie nord-africaine (ou de la Méditerranée centrale) qui mène vers les côtes italiennes et la côte des Balkans qui implique la Grèce et les pays d'Europe centrale et orientale. La jeune Maxima, le personnage principal du livre « Solo la luna ci ha visti passare » de Francesca Ghirardelli, fait partie de ce groupe de migrants qui ont décidé de quitter leur pays d'origine. Le livre mentionné ci-dessus est un roman-témoignage relatant l'expérience de cette jeune fille kurde-syrienne de 14 ans qui a voyagé dans un camion en passant par la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne avant d'atteindre sa destination, la Hollande. Dans ce mémoire, je présenterai une proposition de traduction du roman en question. J'ai choisi deux chapitres du livre caractérisés par une grande puissance émotionnelle, dans lesquels la jeune fille raconte les moments les plus difficiles du voyage en camion, parle de ses émotions et ses angoisses et explique les raisons qui l'ont conduite à prendre la décision de partir. Ce mémoire est divisé en trois chapitres. Dans le premier chapitre, je présenterai le livre du point de vue du contenu et du style d'écriture de l'auteur. Le chapitre se termine par la transcription, traduite en français, d'un entretien radiophonique de la journaliste Francesca Ghirardelli dans l'émission « Il Posto delle Parole » sur la radio italienne « TRS Radio ». Dans le deuxième chapitre, j'illustrerai brièvement l'histoire de l'immigration en Italie et en France et j'analyserai l'influence de ce phénomène sur la littérature des deux pays. Enfin, dans le dernier chapitre, je présenterai ma proposition de traduction, suivie d'une analyse et d'un commentaire visant à réfléchir sur les difficultés rencontrées et les techniques utilisées pendant le processus traductif.

CHAPITRE I: «Solo la luna ci ha visti passare»

1.1. Présentation descriptive de l'œuvre et du contexte dans lequel elle s'inscrit

« **Solo la luna ci ha visti passare** » est un livre qui a été écrit par la journaliste Francesca Ghirardelli et publié en mai 2016 par la maison d'édition « Mondadori ». Il s'agit d'un roman-témoignage relatant le voyage d'une jeune fille kurde-syrienne nommée Maxima qui, avec détermination, décide de quitter la Syrie pour commencer un long voyage vers l'Europe, à la recherche d'un monde meilleur et loin des bombardements de la guerre. Francesca Ghirardelli est une journaliste italienne free-lance qui collabore avec plusieurs quotidiens et hebdomadaires nationaux depuis une dizaine d'années. Elle recueille des histoires de vie dans le monde de l'immigration, notamment le long des rives méditerranéennes.

Francesca Ghirardelli a décidé de mettre en œuvre son idée après deux rencontres avec Maxima : la première a eu lieu dans le petit parc de Belgrade, en Serbie, la dernière étape du voyage, alors que la deuxième a eu lieu aux Pays-Bas. C'est lors de ces rencontres que Maxima retrace ses souvenirs les plus intimes de sa vie quotidienne en Syrie et décrit les étapes du voyage que des centaines de migrants et de réfugiés syriens, afghans, irakiens, érythréens et d'autres parties de la planète ont entrepris.

Maxima est née aux Pays-Bas de parents kurdes-syriens, mais elle a grandi à Alep, en Syrie, où sa famille a décidé de retourner quand elle n'avait qu'un an et demi. En 2011, au déclenchement de la guerre civile, ils ont dû déménager dans un village près de la frontière avec la Turquie, une zone menacée par la pénétration de l'État Islamique, qui a son siège à Raqqa, à seulement trois heures de route. Pendant trois ans, elle n'a pas pu aller à l'école. À l'été 2015, entre juillet et août, elle a décidé de partir pour rejoindre l'Europe du Nord, alors que ses parents et ses frères sont restés en Syrie. Enfermée dans le noir à l'intérieur d'un camion, Maxima a parcouru la voie des Balkans, en passant par la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne. Mais avant d'arriver à destination, elle a dû également faire face à la mer Égée, à bord d'un canot pneumatique bourré d'hommes, de femmes et d'enfants dont les corps étaient littéralement empilés les uns sur les autres. Pour ne pas se faire repérer, il fallait « procéder en silence, cachés dans la végétation, les buissons et les arbres...où seule la lune nous a vus passer»

Elle vit maintenant aux Pays-Bas, hébergée par une amie de sa mère.

Pour conclure ce paragraphe, on citera ci-après les propos de Maxima à propos de cet exode qui témoignent d'une grande maturité et ouverture d'esprit :

« Je voudrais dire à aux Européens que ce n'est pas leur faute s'ils éprouvent un sentiment de rejet envers les immigrés. Tous ceux qui aiment leur pays deviendraient fous et seraient furieux face à tous les problèmes causés par l'arrivée de toutes ces gens dans le besoin. Mais je voudrais leur dire aussi que nous vivons tous dans le même monde, et suggérer à ceux qui ne nous veulent pas en Europe d'essayer d'être heureux de la vie qu'ils mènent et d'essayer de mieux comprendre les autres. Parce que pour vivre en paix, il faut qu'on prenne soin les uns des autres. Il n'y a pas d'autres moyens ».¹

1.2. Interview de l'auteur²

Bonjour Francesca Ghirardelli.

Bonjour à tous.

Bienvenue à “il posto delle parole” et merci d'avoir accepté de venir nous parler du livre que vous et Maxima avez écrit. Francesca Ghirardelli est une journaliste free-lance, elle collabore depuis plus de dix ans avec des quotidiens et des hebdomadaires et recueille des histoires liées à l'immigration et de peuples qui se déplacent le long des rives de la méditerranée. Cette initiative sur les rives de la Méditerranée est très importante parce qu'à mon avis, l'on ne prête jamais assez attention à tout ce qui s'y passe. Tous ces gens que nous voyons à la télévision ou dont on parle sur internet ont une histoire et leurs histoires méritent d'être racontées. Et c'est ce que Francesca Ghirardelli a décidé de faire : raconter, rien de plus. Francesca, comment vous est née cet intérêt pour ceux qui arrivent par la Méditerranée ?

Disons que tout part d'une certaine proximité géographique et aussi du fait de se reconnaître dans des cultures qui, à première vue semblent différentes mais qui en réalité ont plus de points communs avec notre culture que de différences. Et aussi, je suis curieuse de savoir pourquoi et comment ces personnes arrivent dans nos villes. C'est important d'être curieux de l'autre et regarder ce qui se passe autour de soi. « L'espoir fait vivre les

¹ «Solo la luna ci ha visti passare» Maxima con Francesca Ghirardelli, strade blu, Mondadori, 2016.

² Il posto delle parole <https://www.youtube.com/watch?v=EIXxDzM5uIs>

hommes. Sans espoir, on aurait l'impression d'être vide et dépassé par ce qui nous arrive juste en pensant combien c'est difficile de vivre. Je ne perds pas espoir, moi. » Si je m'en souviens bien, ces mots sont ceux du personnage principal quand un camion la transportait vers un endroit inconnu effrayant, confinée dans un coin obscur.

C'est l'histoire d'une petite fille née en Hollande de parents kurdes syriens. Sa famille a décidé de retourner en Syrie quand elle avait seulement un an et demi et dès lors, elle a vécu à Alep. Effectivement, Alep est une ville dont on entend beaucoup parler dans les médias à cause de la guerre et de l'insécurité qui y règne. De ce fait, la jeune fille a dû déménager dans un village voisin aux frontières avec la Turquie où malheureusement elle n'a pas pu aller à l'école pendant trois ans. L'été dernier, elle a décidé de partir pour le nord de l'Europe et de laisser ses parents en Syrie. Elle vit maintenant en Hollande chez une amie de sa mère qui a accepté de l'héberger.

Personne n'aurait jamais rien su de cette terrible histoire pleine d'espérance et de joie si cette jeune fille et Francesca Ghirardelli ne s'étaient pas rencontrées. Comment s'est produite cette rencontre ?

Nous nous sommes rencontrées l'été dernier au parc de Belgrade. J'y étais exactement en août dernier pour interviewer les demandeurs d'asile et les migrants qui passaient par là. En effet, Belgrade était un passage obligatoire de la "route des Balkans" et la Turquie tout comme la Grèce, la Macédoine et la Serbie représentaient pour de nombreux Syriens, Irakiens, et Afghans un pont vers le nord de l'Europe.

J'ai donc rencontré Maxima dans ce parc près de la gare. Elle était parmi un millier de personnes. J'ai interviewé plusieurs personnes mais bien qu'elle n'ait que 14 ans à cette époque, elle m'a particulièrement transpercée par sa lucidité, son courage et la détermination de ses paroles. Et c'est vrai que dès le départ, elle a parlé d'espoir et elle avait la conviction de pouvoir y arriver. C'est ce message qui m'a tout de suite touché car voir une fillette aussi déterminée malgré la situation difficile dans laquelle elle se trouvait aurait impressionné n'importe qui à ma place.

A titre de rappel, Maxima est née en Hollande de parents kurdes-syriens. Je voudrais juste m'y attarder un instant, histoire de mieux comprendre les origines de Maxima. Qu'est-ce que cela représente d'être kurdes-syrien ? Et aussi, où se trouvent les kurdes-syriens ?

Avant de s'installer à Alep, Maxima et sa famille vivaient dans de petits villages au nord de la Syrie près de la frontière avec la Turquie. Ils y sont retournés quand la guerre a atteint Alep, un an après que la guerre ait éclaté dans les autres villes syriennes. Ils ont alors quitté Alep et sont retournés dans leurs villages d'origine en proie aux milices kurdes qui à ce moment-là garantissaient une certaine sécurité et une stabilité sur le territoire. Racca, le quartier général de l'état islamique était à trois heures et demies de route de l'endroit où Maxima est restée dans les enclaves kurdes au nord de la Turquie. Les hommes d'Al-Nusra et un groupe terroriste lié à Al-Qaeda y passaient aussi parfois. Il y avait aussi les rebelles, les troupes de Bachar Al-Assad et les forces de l'ordre du gouvernement. Cette région était effectivement très délicate et son équilibre plutôt fragile. Vu ses origines kurdes et syriennes, je lui ai demandé si elle se sentait plus Kurde ou plus Syrienne et elle m'a répondu : "je suis avant tout un être humain". Cette réponse en dit long sur la personnalité de Maxima qui bien qu'étant une fillette qui veut voir tout ce qui l'entoure d'un œil positif, elle n'a pas oublié d'où elle vient et la famille dont elle provient. Elle était tout autant consciente des risques qu'elle courait quand elle a décidé de quitter la Syrie toute seule, en laissant toute sa famille derrière elle.

Certes, le trajet dans le camion a été décrit comme le pire moment de tout le voyage. On ne sait pas avec exactitude combien d'heures elle est restée enfermée à l'arrière de ce camion parce qu'elle a complètement perdu la notion du temps. Approximativement, on peut dire qu'elle a parcouru plus de 1600 km pour atteindre la Hollande, en passant par la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne. Cela représente à peu près la distance entre Palerme et Aoste, une distance parcourue dans le noir, dans une position inconfortable et sans jamais mettre le nez hors du camion. Elle m'a dit que cela a été le moment le plus difficile, encore plus difficile que le voyage en canot. Oui, elle a traversé la mer Egée en canot, de la côte turque jusqu'à Lesbos, une île grecque et là aussi, elle a risqué de perdre la vie. Néanmoins, le voyage dans le camion reste le moment le plus effrayant et le plus difficile pour elle.

Tout ceci se déroulait exactement entre juillet et août de l'an dernier. Francesca Ghirardelli a su lire dans le regard de cette jeune fille non seulement sa vivacité, mais surtout l'espérance qui la remplissait, une espérance très rationnelle que l'auteure a transposé dans les pages de son livre "Solo la luna ci ha visti passare". Francesca Ghirardelli, avez-vous le livre à portée de main ? Quelle page de ce livre que vous avez écrit avec Maxima aimeriez-vous nous lire ?

Je vous lirais volontiers ce qu'elle m'a répondu quand je lui ai demandé ce qu'elle dirait aux dirigeants européens qui l'an passé, étaient face à une foule de personnes et cette année encore, à la suite d'un accord passé entre la Turquie et l'Union Européenne, des personnes sont bloquées aux frontières de l'Europe. Que leur dirait-elle s'ils étaient en face d'elle ? Et elle m'a répondu :

“ Le seul moyen pour sortir de cette situation dramatique est de s'entraider. C'est comme un test que le ciel nous fait passer. Il faut à tout prix accomplir plus d'actions positives que de gestes négatifs. On pourra alors être fiers d'appartenir au genre humain et les hommes pourront se vanter aux futures générations du rôle qu'ils ont joué dans la résolution de ce drame”.

Espérons maintenant que dans 10 ans, on pourra être vraiment fiers de la façon dont on aura résolu cette situation bien qu'en ce moment, on ne peut pas vraiment se dire fiers des dispositions que l'Union Européenne et chacun de nous avons prises en ce qui concerne l'arrivée de ces personnes qui sont maintenant loin de chez eux.

Ces paroles de Maxima représentent une vision nécessaire que même certains chefs d'Etat n'ont pas. Les hommes politiques ont très souvent cette manie de régler les problèmes de façon superflue. Il s'est créé un besoin institutionnel et diplomatique urgent d'avoir une vision à long terme. Ce n'est que de cette façon que les paroles de Maxima pourraient s'avérer et nous pourrions alors être fiers de raconter à nos petits-fils ce que nous avons fait pour ces personnes. Quand j'ai lu ces paroles, elles m'ont rappelé Malala. Et justement, j'ai tendance à rapprocher Maxima à Malala. Je ne devrais peut-être pas.

Bien sûr que si. Quand je l'ai rejoint en Hollande, je lui apporté le livre de Malala parce que moi aussi je les associais. Je me sens vraiment honorée d'avoir rencontré Maxima

parce que tout comme Malala, il ne s'agit pas d'une quelconque jeune fille, mais d'une personne précieuse pour ce qu'elle a vécu, une personne pleine de courage et d'espérance en dépit des difficultés. Et je dois dire que cette détermination est fascinante ; c'est une qualité que j'ai remarquée chez beaucoup de personnes qui ont immigré. C'est pour cela que même un mur ne suffira pas à les arrêter parce que la détermination que j'ai vu en eux est beaucoup plus forte.

CHAPITRE II : LA LITTÉRATURE DE L'IMMIGRATION

2.1 Qu'est-ce que c'est que la littérature de l'immigration ?

Dans ce chapitre, on se concentrera sur la littérature de l'immigration, parce que c'est dans cette catégorie que s'inscrit le livre « *Solo la luna ci ha visti passare* ». Toutefois, avant de définir la notion de littérature de l'immigration, il faut préciser les termes que l'on emploie généralement dans le cadre de la littérature de « migration ». Heidi Salaets, dans son article intitulé « *La letteratura dell'immigrazione : Carmine Abate* » (2009) fait une distinction entre trois types de littérature qui résultent des phénomènes migratoires : la littérature de l'émigration, la littérature de l'immigration et la littérature sur la migration. La littérature de l'émigration est développée par les citoyens d'un pays qui sont émigrés à l'étranger, la littérature sur la migration se réfère aux productions littéraires traitant de migration (immigration et émigration) et la littérature de l'immigration inclut toutes les œuvres linguistiques, dont les auteurs, issus de l'immigration, ont subi un vrai choc culturel et linguistique. L'écriture, alors, devient le moyen par lequel l'immigrant parle de soi-même, de sa culture, de ses coutumes et de ses traditions. Il ne se limite pas à parler de son pays d'origine, mais il raconte également son expérience dans le pays d'accueil. Ce faisant, il reçoit l'influence du pays hôte et, en même temps, enrichit le tissu culturel de ce dernier. Bref, ces œuvres relèvent de l'**interculturalité** : de interculturel, composé du latin « *inter* » (entre, parmi, avec un sens de réciprocité) et de culturel, issu du latin « *cultura* » (culture, agriculture, dérivé du verbe colere, habiter, cultiver). L'interculturalité est l'ensemble des relations et interactions entre des cultures différentes, générées par des rencontres ou des confrontations, qualifiées d'interculturelles. Impliquant des échanges réciproques, elle est fondée sur le dialogue, le respect mutuel et le souci de préserver l'identité culturelle de chacun. L'interculturalité peut prendre des formes plus ou moins intenses, et constitue une expérience souvent enrichissante. Avec ou sans la barrière de la langue qui peut être un obstacle aux échanges, ces rencontres avec l'Autre sont aussi l'occasion d'une réflexion sur soi-même et sur le monde et peuvent être à l'origine du métissage culturel. Les écrivains immigrants écrivent généralement dans la langue du pays d'accueil pour s'affirmer au sein de la société et pour être lus et connus.³

³ Source : La Toupie <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Interculturalite.htm>

Chaque pays a son histoire de l'immigration, ce qui est à l'origine de plusieurs littératures de l'immigration ayant des caractéristiques différentes (Touriya Fili, 217 : 2002). Dans les pages qui suivent, seront analysés les cas comparés de l'Italie et de la France, qui ont connu des flux d'immigration très différents au cours des siècles.

2.2 Littérature et immigration : le cas de l'Italie

La littérature de l'immigration italienne date de la fin des années 80 et regroupe les écrivains immigrants étrangers en Italie qui ont choisi l'italien comme langue d'écriture (Salaets : 2009). Il s'agit d'un phénomène relativement nouveau, ce qui s'explique par le fait que l'Italie a longtemps été un pays d'émigration. Pour mieux comprendre l'évolution de cette forme littéraire, il faut tracer brièvement l'histoire des flux migratoires qui ont touché l'Italie.

2.2.1 Les migrations en Italie

Comme l'affirme le professeur de Sociologie du Travail, Enrico Pugliese, dans son article intitulé « *l'Italia paese di emigrazione e paese di immigrazione* » (l'Italie pays d'émigration et pays d'immigration), l'Italie est un important « carrefour de migrations », où de nombreux travailleurs étrangers continuent à affluer et beaucoup de citoyens italiens, notamment les jeunes, quittent l'Italie pour aller dans d'autres pays, surtout en Europe. Comme indiqué dans le chapitre précédent, l'Italie a connu une période d'émigration pendant son histoire. Ces vagues migratoires vers l'extérieur, notamment les pays transocéaniques, ont commencé après l'Unité du pays, au cours de dernières décennies du XIX siècle. Ce phénomène a démarré dans les régions du Nord de l'Italie et ensuite s'est étendu progressivement dans les régions du Sud qui, au tournant du siècle, ont été les acteurs principaux de ce qu'on appelle la « Grande émigration » (Pugliese : 2011). L'unification de l'Italie avait, en effet, aggravé le retard économique du Sud et la situation agricole.⁴ Malgré une légère baisse d'émigrations pendant l'entre-deux-guerres, due aux politiques restrictives et discriminatoires des Etats-Unis et à la politique anti-migration du fascisme⁵, le nombre d'émigrants a continué à être supérieur à celui des immigrants jusqu'à 1975. En cette date, on assiste à un véritable renversement de tendances. Selon une recherche conduite par « Centro Studi » et « Ricerche Idos » intitulée « *Le migrazioni in Italia. Scenario*

⁴ http://unipd-centrodirittiumani.it/public/docs/Le_migrazioni_in_Italia_1951-2011.pdf

⁵ *Ibid.*

attuale e prospettive » (Les migrations en Italie. La situation actuelle et les perspectives futures.), les rapatriements ont dépassé les expatriations de 30 000 unités (123 000 rapatriés contre 93 000 expatriés)⁶. Cette vague d'immigration est considérablement réduite et pour des raisons externes comme, par exemple, la réduction de la demande industrielle du travail, et pour des raisons internes, à savoir l'amélioration des conditions de vie dans le Sud en raison du développement économique dans l'industrie et l'agriculture, la croissance d'emplois, etc. Donc, à partir des années 70, l'Italie connaît le revers de la médaille et devient une destination pour des milliers de personnes à la recherche de meilleures conditions de vie⁷. Ce changement progressif a mis la question de l'immigration au centre du débat politique de la nation. Selon les estimations de l'Institut national italien de la statistique (Istat) pour 2015, le nombre d'immigrants en Italie dépassent cinq millions et représentent 8,3 % de la population. A ceux-ci s'ajoutent également les irréguliers, pour lesquels il n'y pas de statistiques officielles (Pugliese : 2011). Depuis janvier 2015, plus de 630 000 migrants sont entrés de manière illégale dans l'Union Européenne (Gudrun Ledegen et Thomas Vetier).

2.2.2 La littérature de l'immigration en Italie

Les premières productions littéraires des immigrés en Italie commencent à apparaître à partir du XIX siècle à l'aide de journalistes ou d'écrivains italiens. Comme précédemment expliqué, en Italie, ce phénomène se développe plus tard que dans les pays traînant un long passé colonial derrière eux. C'est pourquoi, les écrivains étrangers en Italie sont surtout immigrés de première génération ou de deuxième génération (Andrea Groppaldi, 38 : 2012). En Angleterre et en France, par contre, les auteurs étrangers sont, pour la plupart, immigrés de troisième et de quatrième génération (ibid.).

Ce type de littérature est inauguré, en particulier, par quatre livres qui ont été écrits par des immigrés en collaboration avec des journalistes italiens (Vinicio Ongini, 59 : 1992) : « *Io, venditore di elefanti* » (Moi, vendeur l'éléphants) écrit par l'écrivain sénégalais Pap Khouma en collaboration avec le journaliste Oreste Pivetta (Milan, Garzanti, 1990); « *Immigrato* » publié par le tunisien Salah Methnani et l'écrivain et journaliste italien Mario Fortunato (Rome, Theoria, 1990) ; « *Chiamatemi Alì* » (Appelez-moi Alì) écrit par le marocain Mohamed Bouchane avec la collaboration des journalistes Carla De Girolamo et Daniele Miccione (Milan,

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

Leonardo, 1991) ; « *La promessa di Hamadi* » (La promesse de Hamadi) publié par le sénégalais Saidou Moussa Ba et le journaliste Alessandro Micheletti (Milan, De Agostini, 1991). Ces livres présentent des caractéristiques communes, comme par exemple les sujets traités. Presque toutes ces œuvres littéraires, en effet, racontent les vies et les aventures des immigrés en Italie et sont à caractère autobiographique (Ongini, 59 : 1992). En outre, un autre aspect commun est la décision d'écrire en langue italienne, un choix qui s'explique par la nécessité d'affirmation au sein de la société et de la culture du pays d'accueil. Une meilleure illustration est le témoignage de Sumaya Abdel Qader, auteure du livre « *Porto il velo, adoro i Queen* » - Je porte le voile, j'adore les Queen – née en Italie d'une famille d'immigrés jordano-palestiniens :

« Née et grandi en Italie, j'ai fait toute ma formation principale en italien. Ainsi, je joue en italien, je rêve en italien, je me dispute en italien. C'est la langue avec laquelle je raconte mon expérience. C'est la langue par laquelle je représente ma « pluridentité ». [...] Le public auquel je m'adresse est celui qui parle en italien, qui vit dans ce Pays, qui subit/promeut ses changements. [...] Je tiens à préciser qu'être Italien n'est pas seulement être Italien sur les papiers, bien que cela soit très important. Être Italien, c'est plus que ça, ça va bien au-delà : c'est prendre conscience de son existence dans ce pays et, par conséquent, savoir prendre ses responsabilités. De plus, il y a la nécessité de bien parler et écrire dans la langue du Pays. En fait, cela est pour nous (« nous » considéré comme « nouveaux »), qui sommes italiens de manière différente, synonyme de force. »

Plus tard, cependant, les écrivains migrants commencent à écrire indépendamment dans la nouvelle langue, non seulement pour présenter leurs histoires à un public de lecteurs italiens, mais aussi pour parler de leur terre natale, de leurs villes, des raisons qui les ont poussés à quitter et de la douleur de la séparation. Depuis les années 2000, on assiste donc à une nouvelle phase de la littérature de l'immigration, dans laquelle les écrivains étrangers commencent à donner naissance à des œuvres littéraires d'envergure, en abordant d'autres thèmes, tels que leur vision de la société italienne.

2.3 Littérature et immigration : le cas de la France

Afin de mieux comprendre l'importance de l'immigration dans l'histoire de la France, on peut citer un extrait discours du président de la République, François Hollande, le 15 décembre 2014 lors de l'inauguration du Musée de l'histoire de l'immigration :

La France est un vieux pays d'immigration, l'un des plus vieux pays d'immigration d'Europe. Commencée dès la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle pour répondre aux besoins de ce qu'on appelait la première révolution

industrielle, l'immigration s'est poursuivie tout au long du XX^{ème} siècle et s'est amplifiée avec la reconstruction du pays après la guerre, avec la décolonisation et enfin avec la mondialisation. Aujourd'hui un Français sur quatre a au moins un grand parent étranger. Evoquer l'histoire de l'immigration, c'est évoquer l'histoire de France, c'est l'histoire, c'est notre histoire.

À la lecture de ses propos, nous pouvons déduire que le phénomène de l'immigration a marqué profondément l'histoire, la culture et aussi la littérature de la France, laquelle s'enrichit de plus en plus d'auteurs étrangers.

Dans le paragraphe suivant, j'examinerai brièvement l'histoire de l'immigration en France, afin de pouvoir comprendre les empreintes que ce phénomène a laissées dans la production littéraire du pays.

2.3.1 Les migrations en France

L'immigration a profondément marqué l'histoire de la France contemporaine. Dès le XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, les nouveaux venus ont été en majorité d'origine européenne (Fili, 218 : 2002), puis sont arrivés les Africains et les Asiatiques. Depuis la fin du XIX^e siècle, l'histoire de l'immigration peut être divisée en trois vagues d'immigration successives (Ledegen et Vetier). La première vague correspond à l'avènement de la révolution industrielle, qui a encouragé l'immigration d'ouvriers, laquelle a été facilitée également par le développement des moyens de transport (Fili, 218 : 2002). Elle concerne surtout les citoyens d'Europe : en 1914, on compte en France 420 000 Italiens, 287 000 Belges, 105 000 Espagnols, 102 000 Allemands et 72 000 Suisses (Ledegen et Vetier).

La deuxième vague d'immigration se produit pendant la Première Guerre Mondiale et continue jusqu'au début de la Deuxième Guerre Mondiale. Au cours de la première guerre mondiale, environ 600 000 hommes, pour la plupart des colonies, sont enrôlés pour combattre pour la France (Afrique du Nord, Indochine, Chine) (ibid.)

Pendant l'entre-deux-guerres, la France doit affronter une crise économique, sociale et morale, qui réduit le flux d'immigrés. Malgré cela, on assiste tout de même à l'immigration de réfugiés politiques fuyant les dictatures (Espagnols, Allemands, Italiens) et à l'immigration ouvrière de masse. En 1931, la France compte 2 890 000 étrangers, soit 5,9 % de la population totale (ibid.).

La troisième vague d'immigration commence avec la Deuxième Guerre Mondiale. Si pendant le régime de Vichy, dont l'un des mots d'ordre était « La France aux Français » (Fili, 219 :

2002), des mesures restrictives contre les étrangers sont mises en place, après la Libération et notamment pendant les Trente Glorieuses, de nouveaux flux migratoires sont suscités. C'est surtout la nécessité de main d'œuvre qui pousse la France à ouvrir ses frontières. Dans cette période les immigrés sont surtout des pays du Maghreb et du sud de l'Europe.

La crise économique des années 1970 impose un contrôle du flux migratoire et change le regard des Français sur la population immigrée. A la fin des années 1970, la deuxième génération d'immigrés commence à dénoncer des actes discriminatoires et à revendiquer de meilleures conditions de vie⁸.

En 1999, 23% des Français avaient au moins un parent ou un grand-parent qui avait été un immigrant en France (INED).

Selon les données de l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economique (INSEE), de 2004 à 2012, 200 000 immigrés sont entrés chaque année, en moyenne, en France et début 2013, 5,8 millions d'immigrés vivaient sur le territoire français.

2.3.2 La littérature de l'immigration en France

Tous les phénomènes migratoires énoncés dans le paragraphe précédent, ont eu un impact sur la littérature française et ont contribué à l'élaboration d'un nouveau type de littérature, à savoir la littérature de l'immigration. Cette nouvelle production littéraire est centrée sur les problèmes des immigrés dans le pays d'accueil et s'adresse à un public francophone (Fili, 222 : 2002).

Dans la première génération d'immigrés on retrouve certains écrivains maghrébins d'expression française qui se sont installés en France (Fili, 222 : 2002). Parmi ceux-ci, on retrouve le Marocain Tahar Bel Jelloun, les Algériens Rachid Boudjedra, Mohamed Dib et Kateb Yacine, qui ont commencé à publier des œuvres littéraires vers les années 1950-70. Kateb Yacine a été le premier à s'exprimer sur la condition des immigrés (ibid.). Driss Chraïbi est un autre écrivain maghrébin d'origine marocaine de cette époque (Fili, 224 : 2002), son œuvre la plus fameuse est « *Le Passé Simple* » (1954), qui a été bien accueillie par la critique française. C'est au cours de cette époque qu'on commence à parler de « littérature francophone » pour désigner toutes les productions littéraires d'écrivains jugés non français (Myriam Louviot : 2013).

À partir des années 1980, une nouvelle littérature dite « de la deuxième génération » ou « beur

⁸ <http://www.canalacademie.com/ida30-L-immigration-en-France.html>

», commence à se frayer un chemin (Fili, 219 : 2002). Elle inclut les textes écrits par la deuxième génération de Maghrébins, nés et grandis en France. Le terme « beur » est apparu pour la première fois en 1981 avec la création de la chaîne Radio Beur (Serena Cello : 2011), devenue aujourd'hui Beur FM. Il s'agit d'un mot du verlan, qui a été créé en inversant l'ordre des syllabes du mot « a-ra-be ». Comme le nom « littérature beur » assume parfois des connotations péjoratives, beaucoup d'écrivains refusent cette désignation (Cello : 2011).

Quelques exemples de romans beur sont « *Le gone du Chaâba* » d'Azouz Begag (1986), « *Georgette !* » de Farida Belghoul (1986), « *Le thé au harem d'Archy Ahmed* » de Mehdi Charef (1983) et « *Zeida de nulle part* » de Leïla Houari (1985) (Louviot : 2013).. Les romans de la littérature de la deuxième génération traitent des mêmes sujets, à savoir les problèmes familiaux, l'intégration difficile, la vie en bidonville etc. (Cello : 2011). Finalement, on peut citer une dernière forme littéraire, qui a commencé à se développer après émeutes urbaines de banlieue qui se sont produites pendant l'automne 2005 à Paris (ibid.). Ces événements ont fait apparaître sur la scène littéraire une nouvelle génération d'écrivains, abordant le thème de la banlieue, où ils ont grandi au cours des années 1990-2000 (ibid.). C'est pourquoi, ces nouveaux textes littéraires font partie de ce qu'on appelle « la littérature de banlieue », « littérature des cités » ou encore « littérature urbaine » (ibid.).

Un aspect intéressant de ces romans est le langage utilisé par les auteurs, qui a été baptisée par le linguiste Jean-Pierre Goudallier « *le français contemporain des cités* » (FCC).⁹ Il s'agit d'une langue, connue aussi sous le nom « langue des cités » (ibid.), qui a été créée dans les cités banlieusardes. Elle inclut beaucoup de mots en verlan et de néologisme et représente l'identité des gens de banlieue. C'est « un français qui, au fil des années, ne cesse de s'accroître et de s'imposer » (Randa El-Kolli, 125 : 2013).

« *Kiffe kiffe demain* » est un exemple de roman de banlieue écrit par Faïza Guène (2004), dans lequel l'auteure utilise des termes appartenant au langage banlieusard.

⁹ Jean-Pierre, Goudallier, *Comment tu tchatches !* Dictionnaire du français contemporain des cités, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997.

CHAPITRE III : **Proposition de traduction**

3.1. Traduction du chapitre 1 : « AL BUIO »

« DANS LE NOIR »

On continue à frapper des coups contre la paroi du compartiment des passagers : c'est comme ça qu'on communique avec le chauffeur, mais seulement en cas d'urgence : lorsque l'on est à bout et que l'air devient lourd, rare, chaud et qu'il ne nous reste presque plus d'oxygène pour respirer.

On frappe contre la cloison pour la troisième fois. Le camion s'arrête, les portes s'ouvrent, un peu d'air pénètre à l'intérieur et rejoint la cage où l'on est cachés, juste au bout de la benne, un espace long et étroit, comme un double fond vertical, invisible pour ceux qui regardent entre les colis et les marchandises. Sortir c'est hors de question, même pas pour une seconde.

L'homme qui conduit le camion a la barbe et une casquette noire, il est peut-être serbe, il ne parle pas l'anglais, il ne dit pas un mot. Il frappe contre la cloison aussi, de l'autre côté, à l'intérieur de l'habitacle, lorsque l'on parle selon lui à un volume trop élevé, devenant très dangereux. Lorsqu'il craint que quelqu'un puisse entendre nos voix et s'apercevoir qu'on est là-dedans.

Il est dur avec les autres hommes cachés avec nous, parfois même méchant. Mais avec ma cousine Sara et moi, il est plus gentil et agréable.

D'ailleurs, nous sommes les seules filles à bord. Moi, j'ai 14 ans et elle en a 15.

«Dans quelques heures vous arriverez à destination» nous avait assuré l'intermédiaire, au téléphone, quelques jours avant notre départ, quand on était regroupés dans un parc de Belgrade, en Serbie.

Mon oncle Lazgin (on l'a toujours appelé comme ça mais, à vrai dire, il ne fait pas partie de ma famille, il est juste un vieil ami de mon père) ne parle pas anglais, donc la tâche me revenait de communiquer avec le passeur et de m'accorder avec lui sur cette étape, la dernière d'un très long voyage.

Les heures de route à bord du camion ont déjà dépassé le temps prévu. Deux nuits sont sûrement passées, même s'il est difficile de déterminer dans le noir s'il fait jour, après-midi ou soir. Des fois, les températures baissent et il fait froid, d'autres fois elles augmentent : je crois que l'air devient plus froid à la tombée de la nuit, jusqu'à l'aube. Lorsqu'on a chaud, ça doit être le matin.

C'est la fin d'août et l'été n'a pas encore dit son dernier mot. Hier soir ou avant-hier – je ne m'en souviens plus – sur la route isolée de Belgrade où l'on nous attendait avec le camion prêt à partir, j'ai eu peur. C'était quand le garçon envoyé par l'intermédiaire nous a fait monter. Le chauffeur a déplacé et empilé les colis pour nous laisser entrer dans l'espace vide, puis il les a remis à leur place, derrière nous, bloquant le passage.

Je me suis assise par terre, sur quelque chose jeté à même le sol, je ne saurais dire ce que c'était, ni trop doux ni trop dur, c'était peut-être un matelas. Nous sommes huit, obligés d'être tous collés les uns aux autres, alignés le long de la paroi, dans un espace limité, de deux mètres sur un et demi, mais ces dimensions ne sont que mes impressions car aucune once de lumière ne traverse la pièce.

À gauche il y a Sara, à droite oncle Lazgin, ensuite son beau-frère Khaled et d'autres hommes qui connaissent mon père. On ne peut bouger uniquement que pour changer, légèrement, de position, il n'y a pas suffisamment d'espace pour nous allonger et étirer nos jambes et nos bras dans le sommeil. Et pourtant, pendant ces heures interminables, je dors beaucoup. Nous sommes si fatigués, si épuisés. Ces dernières semaines, nous avons parcouru à pied des distances interminables, sans jamais vraiment pouvoir se reposer.

Lorsque je trouve le sommeil, il m'est presque impossible de me réveiller toute seule, quelqu'un doit le faire à ma place, sinon je ne bouge pas. Avant de partir, quand je vivais à Alep avec ma famille ou même après mon déménagement en campagne, près de la frontière avec la Turquie, il suffisait que je ferme les yeux pendant deux minutes pour commencer un long rêve. Par contre, Depuis le début de ce voyage, c'est-à-dire depuis que j'ai quitté la Syrie, je n'ai plus rêvé, ni de beaux rêves, ni de cauchemars. Rien.

Éveillée, je change de position. On ne se lève que pour une chose, c'est gênant à expliquer : on se lève pour faire nos besoins. Le chauffeur a donné une bouteille aux hommes. Pour nous les filles, par contre, il arrête le camion de temps en temps de façon qu'on puisse se lever. Nous avons un récipient, un pot de fleurs.

Est-on vraiment en train de vivre tout ça ? Est-ce la réalité ou juste un cauchemar ? Je n'aurais jamais, jamais imaginé faire face à des épreuves aussi pénibles.

Je n'ai jamais pleuré pendant le voyage. Sauf dans les moments où je pensais à ma famille, au fait que j'aurais pu ne plus revoir aucun d'entre eux.

« Pourquoi tu pleures ? » je me demande. Lorsque je pleure, j'ai l'impression d'être la personne la plus faible au monde. Alors je me dis : « Maxima, tu n'es pas faible. Tu es la plus forte ».

Peu avant le départ, on avait écouté les récits de précédents voyageurs qui étaient arrivés à destination. Sauf que, comparés à nous, leurs conditions de voyage étaient meilleures. Nous avons recueilli plusieurs récits pour comprendre ce qui nous attendait. Mais notre situation semble différente : le trajet commence à prendre plus de temps que prévu. Ceux qui sont partis avant nous sont arrivés en Europe en une semaine, dix jours. Nous, nous sommes en voyage depuis presque un mois. Et ce dernier trajet dans le camion, c'est la partie du voyage la plus terrible. J'ai envie de dire aux personnes qui partiront de Syrie : venez ici de n'importe quelle façon possible, mais ne voyagez pas dans un camion. Payez plus d'argent autant que vous pouvez, mais évitez de vous déplacer comme ça.

Chaque seconde passée là-dedans est plus pénible que l'eau de mer qui montait dans la barque tout au long de la traversée de la Turquie, beaucoup plus difficile que n'importe quelle marche nocturne dans les forêts, dans l'obscurité ou sous la pluie. Dans le bateau, on pouvait au moins apercevoir l'île vers laquelle on se dirigeait et, même s'il faisait noir, comprendre si on était proches ou pas. Ici, on n'a pas la moindre idée du lieu où l'on se dirige.

J'ai toujours pensé que j'aurais vécu une expérience inoubliable. Je rêvais d'une grande aventure, je savais que cela serait arrivé. Bien sûr je ne me serais jamais attendue à ce que ce soit si difficile, mais si ne j'avais pas entrepris ce voyage pour l'Europe, je pense que je serais quand même arrivée à une autre destination, tôt ou tard.

J'ai donc cherché à vivre les deux dernières semaines avec un esprit d'aventure. Bien que ce qui s'est passé ait souvent pris la forme d'un cauchemar plutôt que d'une expérience inoubliable.

Des biscuits, de l'eau et du pain, que des choses légères. A l'intérieur du camion, l'oncle Lazgin a apporté quelque chose à boire et à manger pour Sara et moi. Toutefois, comme les heures se

sont allongées et sont devenues des journées entières, le chauffeur nous a fourni de la nourriture qu'on a dû payer, car bien évidemment il ne les paie pas de ses poches.

Dans le noir, nous mangeons, dormons, pensons si nous arriverons à notre destination un jour, et si nous y arriverons en vie.

L'oncle Lazgin craint pour notre vie. Bien sûr, il craint aussi pour la sienne, car il a des enfants à charge en Syrie. Mais, en ce moment, il se sent responsable de mon destin et de celui de Sara, du moins tant que nous ne serons pas hors de ce camion.

Moi, je ne perds pas espoir. Peu importe ce qui va se passer, j'arriverai à destination. L'espoir est ce qui garde les hommes en vie. Si tu n'en as pas, tu te retrouves écrasé et dépassé par ce qui t'arrive, sans pouvoir t'empêcher de penser combien la vie est compliquée. Je pense que la vie peut devenir beaucoup plus simple si on met de l'espoir dans ce que l'on entreprend. C'est le seul moyen de simplifier les choses. Mon prénom est Maxima, mais mon père et ma mère m'ont donné aussi un deuxième prénom, c'est-à-dire Lava, qui signifie « espoir ».

Par précaution, on se parle en chuchotant, il vaut mieux ne pas se faire entendre. À vrai dire, on ne parle pas beaucoup. Les discours de nos compagnons de voyage sont toujours les mêmes : leurs pensées vont vers leurs mères, épouses, et enfants restés à la maison, à ce qu'on fera une fois arrivés à destination. Quelqu'un se plaint, mais toujours à voix basse : « Pourquoi s'est-on lancé dans cette aventure ? Pourquoi sommes-nous partis ? Pourquoi devons-nous supporter autant de fatigue, autant de souffrance et prendre un aussi grand risque ? ».

Ils chuchotent et cherchent à trouver un sens à ce voyage. Et ils continuent à répéter combien ce voyage est interminable et difficile pour eux. On se sentait si bien en Syrie ! Lorsqu'on vit des expériences si dures, on pense qu'il aurait mieux valu mourir chez soi, dans son pays et pas ici, dans un lieu totalement inconnu. Bien sûr, il y a la guerre en Syrie. Mais pour ces hommes, rester avec leurs familles dans un pays dangereux semble être maintenant un choix meilleur que ce voyage dans ce camion. Et ils continuent à se plaindre et regrettent d'avoir quitté leur pays : « Qu'est-ce qui nous a amené jusqu'ici ? S'en sortira-t-on vivants ? Nous avons risqué nos vies en pleine mer et maintenant nous sommes enfermés dans ce camion ! ». Murmures de remords face à notre sort, pour avoir pris la mauvaise décision.

Lorsque j'entends ceux qui se plaignent d'avoir pris la route, je m'énerve. On m'a appris que si l'on désire vraiment quelque chose, il faut qu'on soit sûr à cent pour cent avant de commencer. C'était notre choix de partir, de nous cacher dans cette benne, personne ne nous a

poussés à bord. En dépit de toutes les informations recueillies sur les terribles conditions qu'il faut supporter le long de cette route cahoteuse pour arriver en Europe, les Syriens se lancent quand même.

L'oncle Lazgin n'est pas parmi ceux qui se plaignent. Il décidait de quitter sa maison pour voyager vers l'Europe pour sa fille, qui est handicapée et n'a que 10 ans. Plus elle grandit, plus sa tristesse augmente. Il s'est aperçu que beaucoup se moquent d'elle, la tiennent à l'écart. Mon oncle sait que des enfants comme elle, en Europe, peuvent vivre de façon beaucoup plus digne, comme leurs camarades sains. Alors, il a décidé de partir, lui ouvrir la voie afin qu'elle puisse un jour le rejoindre légalement, sans vivre cette expérience.

Quant à moi, je ne regrette certainement pas d'être partie. Combien de fois j'ai insisté avec mes parents pour les convaincre de partir de notre pays ! Ils se sont toujours opposés à l'idée de déménager, mais je demandais tous les jours. Finalement je les ai convaincus et c'est moi qu'ils ont envoyée en Europe. Je me suis mise dans cette situation toute seule.

3.2. Traduction du chapitre 2 : «LA DECISIONE DI ANDARE VIA»

LA DÉCISION DE PARTIR

Syrie, fin juillet 2015

Nous avons discuté du départ pour l'Europe à plusieurs occasions, mais jamais sérieusement. C'étaient plutôt mon père et ma mère qui ne me prenaient pas au sérieux. A ce moment-là je ne savais pas que ma famille ne disposait pas d'assez d'argent pour me faire faire ce voyage. D'ailleurs, mes parents avaient déjà vécu quelques temps au Pays-Bas avant et après ma naissance en 2001, et avaient eu le mal du pays. Je ne me rendais pas compte des obstacles qui étaient devant moi, je m'en fichais. Tout ce que je souhaitais, c'était partir.

Lorsqu'un peu d'argent est arrivé au cours des derniers mois, mon père avait en projet d'y aller, tout seul, à la recherche d'un travail. Il l'avait déjà fait dans les premières années de la guerre : il était allé en Turquie, où nous l'avions rejoint peu après. Mais ensuite on est tous rentrés en Syrie.

J'étais contre cette idée, et ma mère aussi. S'il était parti, il aurait été impossible pour nous de vivre toutes seules là-bas avec mes petits frères, Azad quatorze ans et Jan, trois ans seulement.

Un après-midi de fin juillet, mon père parlait au téléphone avec l'oncle Lazgin. Il était assis près de la fenêtre, car la connexion internet et téléphonique n'était meilleure que dans ce coin de la maison. On était dans le village où il était né, dans la campagne à la frontière de la Turquie. On s'était installés là-bas après avoir laissé Alep, notre ville, qui était devenue trop dangereuse.

Je ne me souviens pas de quoi ils parlaient au téléphone, de travail peut-être, je ne saurais pas dire exactement. On était assis autour d'une table basse et j'étais près de la fenêtre aussi. Je me mettais souvent dans cette position, c'était ma place. Je regardais dehors, je me surprénais à observer les rangées d'oliviers et les champs cultivés, la nature aussi généreuse aux alentours.

J'écoutais l'appel et je tournais mes yeux de la campagne à la maison d'en face, où se trouvait mon ami. On s'est fait un signe de la tête. Je me souviens qu'il faisait très chaud et ma mère était en train de cuisiner pour mon frère Jan. Azad aussi se trouvait dans la même pièce, il jouait avec son iPad.

Ensuite, mon père a changé de sujet, il disait à l'oncle que s'il voulait vraiment abandonner la Syrie, c'était le bon moment pour partir parce que la situation n'était pas des meilleures ; il devait faire vite, « parce que la guerre empire et la route pour l'Europe devient toujours plus difficile ». Alors, l'oncle Lazgin lui a raconté ce qu'il venait d'apprendre : « des mauvaises nouvelles pour nous, l'école n'aurait pas été rouverte ».

C'était la fin de l'été, il restait moins d'un mois avant la rentrée. En Syrie, il n'y avait pas d'écoles qui fonctionnaient de manière stable, mais depuis quelques temps, dans le village, l'espoir d'un nouveau cours de kurde était né. Ce n'était donc pas une école où l'on étudiait toutes les matières, mais plutôt une école où l'on apprenait notre langue aux enfants. Un enseignant serait venu de temps en temps pour donner d'autres cours, comme un cours de mathématiques par exemple, comme dans les écoles normales.

Depuis notre départ d'Alep, je n'étais plus allée à l'école. Cela faisait donc trois ans que je n'étais plus entrée dans une classe, sans tenir compte de l'école en Turquie, où j'avais suivi certains cours pendant une semaine, avant de les abandonner, déçue : « les enseignants voulaient juste nous apprendre à prier et à lire le Coran correctement ».

Papa était fâché. « La situation est vraiment pénible pour les enfants », il disait à ma mère après avoir conclu son appel. « Je ne peux pas voir mes enfants perdre leur temps sans rien faire. Je sais qu'ils pourraient aller loin et je déteste voir tous ces rêves se briser devant mes yeux. » Ma mère était d'accord avec lui, comme d'habitude. Azad est vraiment intelligent et adroit, un petit génie. Et moi aussi j'ai de bonnes notes à l'école. C'est pourquoi, mon père n'aurait pas permis qu'on gaspille nos capacités.

J'avais demandé à mes parents de partir plusieurs fois déjà. Je l'ai fait aussi cet après-midi-là. Avant le déclenchement de la guerre, ma mère disait qu'à partir de mon 18ème anniversaire, j'aurais pu aller au Pays-Bas pour poursuivre mes études dans une université, peut-être avec une bourse d'étude. La guerre n'avait que raccourci le délai.

« Allez, papa, » l'implorait mon frère cet après-midi « je suis un homme, je m'en sortirai. Je ne suis pas si faible, je joue toujours au football, tu sais que je fais du sport. Viens toucher mes muscles ! ».

« Azad, ce n'est pas une question de muscles ! On a besoin d'autre chose. Je ne veux plus de discussions : je ne te laisserai pas partir ! ». Puis il s'est adressé à moi : « Tu as raison, Lava !

», ils m'appellent comme ça en famille. « C'est toi qui partira pour l'Europe avec l'oncle Lazgin ».

Je suis la plus forte et la plus résistante de mes frères. Azad est un adolescent, tout comme moi, c'est vrai, mais il est plus petit. « Il se sentirait trop mal pendant le trajet. Je connais sa façon de penser, sa façon d'agir. Il ne pourrait pas supporter toutes les difficultés du voyage vers l'Europe, il ne survivrait pas » je répétais, en essayant de convaincre mon père et ma mère qui, quelques heures après, continuaient à se demander s'ils avaient pris la bonne décision.

« C'est vrai, tu es plus forte qu'Azad même physiquement. Tu pourrais faire face à la fatigue mieux que lui » reconnaissait mon père. Mon frère est vraiment mince alors que moi, avant le départ, j'étais plus robuste que lui.

Toute ma vie j'ai rêvé de retourner au Pays-Bas, où je suis née. Et mes parents sont au courant, ils me connaissent plus que je ne me connais moi-même. Cet après-midi-là ma mère hochait la tête en signe d'approbation, elle était d'accord avec mon père. J'ai partagé avec elle toutes mes sensations les plus intimes, plus qu'avec mon père. Et pourtant j'ai un lien particulier avec lui. Mon père et moi, on se comprend très vite. Nous sommes plus que de très bons amis. Il comprend toujours ce que je pense.

Cet après-midi, il savait que je prouverais que je suis forte et je ne céderais pas quelles que soient les difficultés que je rencontre. Azad n'est pas comme ça, il est persuadé d'être l'homme de la famille, mais il n'est qu'un petit garçon. Il est très intelligent, il a de très bonnes notes à l'école, mais il ne sait pas gérer les questions pratiques, il vit dans son monde à lui.

Ainsi, la décision a été prise. Et une semaine plus tard, j'étais déjà sur la route avec la promesse que le reste de ma famille aussi m'aurait rejointe en Europe, tôt ou tard.

3.3. Commentaire et Analyse empirique de la traduction

Ma décision de traduire les deux premiers chapitres de l'œuvre de Francesca Ghirardelli, a surtout été motivée par l'aspect « fausse simplicité » dont jouit comme réputation la traduction des récits d'enfant : « traduire du simple est plus difficile que de traduire du compliqué car il s'agit en fait d'une trompeuse simplicité » (Constantinescu, 2008, 243). En l'occurrence celui de Maxima, 14 ans, qui raconte en ses mots son parcours du combattant pour accéder à une meilleure vie. En effet, ce type de traduction requiert des méthodes et des techniques particulières, étant donné

qu'il s'agit d'un public spécial. Nous noterons donc que l'une des grandes difficultés de ce travail de traduction n'a pas été en grande partie sur le plan lexicale, ni sur le plan morphosyntaxique, mais sur le respect du registre et du ton utilisé par Maxima dans son témoignage.

Il nous a donc fallu rendre le texte en français pour un public bien large, car le témoignage de Maxima comme le dit son auteure, doit être su et connu de tous, de façon à éveiller les consciences sur les difficultés face auxquelles les milliers de migrants du monde entier sont confrontés. Ainsi ce roman de Francesca Ghirardelli ne s'adresse pas qu'aux jeunes adolescents et enfants, mais aussi aux adultes et toutes les autres tranches d'âge. Ce faisant dans le respect de la tonalité et du registre utilisés par la jeune Maxima.

3.3.1. Sur le plan lexical et morphosyntaxique

Comme précisé précédemment, la traduction de cette œuvre ne nous a pas posé de problèmes majeures au niveau du lexique et de la morphosyntaxe, car le livre est un roman raconté avec les mots d'un enfant de 14 ans et donc possédant un niveau de langage relativement moyen et facilement compréhensible.

Néanmoins, nous avons relevé quelques obstacles qui nous ont légèrement freinés dans notre traduction :

- « ..ma queste dimensioni forse sono solo una mia impressione visto che non arriva nemmeno un filo di luce »
« **mais ces dimensions ne sont que mes impressions car aucune once de lumière ne traverse la pièce.** »

On remarque dans ce passage que le *visto che non arriva un filo di luce* en français ne saurait se traduire littéralement et nous produirait plutôt un faux-sens. En italien en effet Le verbe *Arrivare* a beaucoup de significations et pourrait être utilisé dans plusieurs contextes ; ici par exemple il pourrait être compris dans l'assertion de *réussir*. Ce qui nous rendrait en français : *même pas une once de lumière ne réussit à entrer* ; donc dans un meilleur langage : *aucune once de lumière ne traverse la pièce*.

Nous avons donc procédé ici à une adaptation, qui est un : « Procédé de traduction qui substitue une autre réalité culturelle à celle de la langue source lorsque le récepteur risque de ne pas

reconnaître [identifier] la référence. »¹⁰ Dans notre cas, nous assistons alors au passage du processus de traduction à un processus de véritable réécriture/recréation.

- «Stiamo davvero vivendo questi giorni? »

Est-on vraiment en train de vivre tout ça ?

La difficulté de ce passage résidait dans la traduction du groupe de mot *questi giorni* qui en français signifie littéralement ces *jours* et n'aurait donc aucun sens cohérent avec le contexte de la phrase ; car en effet nous obtiendrions : *Serions-nous vraiment en train de vivre ces jours ?* Il nous a donc fallu ici aussi procéder à une adaptation selon l'assertion du groupe de mots *Questi giorni* dans le contexte de la phrase, qui renverrait à toutes les péripéties vécu par Maxima lors de ces jours de voyage. Le choix judicieux donc pour nous lors de la traduction fut de le rendre par *tout ça* ; d'un niveau de langage pas très soutenu, mais correspondant à celui de notre narratrice et indiquant un ensemble de choses.

Ainsi sont les types de difficultés majeures que nous avons rencontrées lors de la traduction de ces deux chapitres, tant sur le plan du lexique que sur le plan de la morphosyntaxe.

3.3.2. Sur le plan du registre de la langue et de la tonalité

En ce qui concerne l'aspect du registre de langage et de la tonalité nous pouvons dire que « La simplicité supposée de la littérature pour les jeunes et sa traduction n'est en fait qu'une illusion car les textes sont bien souvent plus riches qu'il n'y paraît. »¹¹ En effet nous avons été confrontés à un registre courant : correspond à un langage correct, tant du point de vue lexical que syntaxique. Les phrases sont quelquefois complexes, et les principales règles de syntaxe sont respectées, avec quelques tolérances (quelques ellipses et quelques abréviations lexicalisées).¹² Notons que ce registre de langue a été relevé aussi parce que la narratrice use de la plume de Francesca Ghirardelli pour raconter son histoire, et nous avons pensé que l'auteur à des fois inséré sa touche personnelle.

¹⁰ J. Redouane, dans TradGloss

¹¹ http://cle.ens-lyon.fr/litterature-de-jeunesse/les-differents-procedes-de-traduction-dans-la-litterature-de-jeunesse-121391.kjsp?RH=CDL_PLU130000

¹² https://fr.wikipedia.org/wiki/Registres_de_langue_en_fran%C3%A7ais#Registre_courant

Nous obtenons donc au final un discours limpide et agréable à la compréhension en Italien, mais en français qui peut parfois poser quelques problèmes. Par exemple, dans le passage :

- « Poco prima della partenza ci eravamo fatti raccontare i dettagli del viaggio da chi lo aveva già intrapreso ed era arrivato a destinazione. »
« Peu avant le départ, on avait écouté les récits de précédents voyageurs qui étaient arrivés à destination »

Dans cet extrait, on remarque bien la simplicité dans laquelle le texte en italien est rédigé, simplicité qui n'a pas été chose aisée pour nous à traduire. En effet dans les soucis du respect du registre et de la tonalité utilisés par Maxima, mais aussi celui de faciliter la tâche à tous lecteur, nous avons opté pour l'utilisation du terme *raccontare* en français qui représente globalement la signification de *dettagli di Viaggio* en italien, qui traduit littéralement (*détails du voyage*) aurait rendu la phrase un peu lourde.

- « anche l'autista ha procurato del cibo che abbiamo dovuto pagare noi, di certo non lui. »
« le chauffeur nous a fourni de la nourriture qu'on a dû payer, car bien évidemment il ne les paie pas de ses poches. »

Ce second extrait est plus représentatif de la difficulté face à laquelle nous avons été confrontés dans la traduction de nos chapitres, car il représente clairement le style de langage typiquement italien et dont le rendu en français n'a pas forcément été facile. *Di certo non lui*, formulation typiquement italienne, signifiant littéralement en français : sûrement pas lui ; l'idéal fut donc pour nous de procéder à une transposition : « La transposition permet de passer d'un contexte, d'un domaine ou d'un niveau à un autre. [...] la transposition est toujours suspecte, comme la transgression, car elle se doit de modifier de façon cohérente tous les éléments d'un ensemble et, au pire, par les libertés qu'elle prend avec cette cohérence, mais surtout par la volonté fondamentale dont elle procède, elle serait déformatrice, comme la transformation ».¹³ En effet, en transformant ce groupe de mots par *car bien évidemment il ne les paie pas de ses poches*, nous avons essayé d'expliquer ce que Maxima voulait exactement dire par *Di certo non lui* dans un registre de langue lui correspondant à elle.

Voici donc après une analyse empirique de ma traduction ce que j'ai pu relever comme difficultés dans l'élaboration de cette dernière.

¹³ http://www.fabula.org/actualites/traduction-adaptation-transposition_19903.php

CONCLUSION

Rendu au terme de notre travail, nous pouvons dire que ces trois années passées au sein de la Scuola Superiore di lingue per interpreti e traduttori (DIT), nous a permis d'acquérir les connaissances théoriques (à travers les multiples cours et exercices, et la qualité de l'enseignement) et pratiques (à travers le stage d'immersion effectué au terme de la 2^e année) nécessaires à l'accomplissement du métier de traducteur ou d'interprète.

Ce fut pour nous une période très enrichissante. Le degré des relations humaines et la convivialité qui y règnent nous ont permis de vite nous adapter à ce monde et de mieux comprendre les techniques et les astuces du traducteur et de l'interprète.

En effet, nous avons effectué des tâches qui jusqu'à lors nous étaient inconnues telle que l'interprétation de liaison, l'initiation à l'interprétation consécutive dans le domaine juridique, touristique, et des foires commerciales ; mais aussi des traductions spécialisées, en l'occurrence, celle du texte de ce présent mémoire : « solo la luna ci ha visti passare » de Francesca Ghirardelli. La traduction des deux premiers chapitres de ce livre nous a permis non seulement de mettre en pratique certaines techniques de traduction apprises en cours, mais aussi de véhiculer un message de tolérance et de compréhension à travers l'histoire racontée par la protagoniste Maxima. Cette jeune fille de 14ans qui a tout abandonné, ainsi que sa famille, dans l'optique de trouver une vie meilleure, et s'est lancée dans une aventure autant interminable que difficile.

Ce fut aussi l'occasion d'évoquer l'évolution de la littérature de l'immigration, qui connaît depuis le début du XX^e siècle un essor fulgurant, à travers les mains d'écrivains issues des récentes générations d'immigrés.

Ainsi, nous pouvons conclure en disant que le thème évoqué dans ce présent mémoire, devrait nous faire prendre conscience de l'horreur vécu par les différents migrants qui prennent la route pour l'Europe ; et inciter en chacun de nous un esprit de compassion, d'accueil, de tolérance et de respect d'autrui.

BIBLIOGRAPHIE

- ❖ Maxima con Francesca Ghirardelli, (2016) *Solo la luna ci ha visti passare*. Strade Blu, MONDADORI.
- ❖ FILI, Touriya, p. 217-232. *Littératures frontalières, Spécial : Littérature maghrébine : interactions culturelles et méditerranée*, volume 1, Trieste, Edizioni Università di Trieste, n°24, décembre, 2002, p. 217-232. Numéro spécial : *Littérature maghrébine : interactions culturelles et méditerranée*, volume 1.
- ❖ Myriam Louvriot (2013) *littérature migrante en France* éditions Didier
- ❖ A. Groppaldi (2012) *La lingua della letteratura migrante: identità italiana e maghrebina nei romanzi di Amara Lakhous*. Italiano Lingua Due, n. 2.
- ❖ Ongini Vinicio, p. 96 (1999) *La biblioteca multietnica. Libri, percorsi, proposte per un incontro fra culture diverse*. Lampi di Stampa.
- ❖ Randa El-Kolli, p. 125-133, (2013) *Synergies Algérie n°20* rivista online (13 settembre 2016)
- ❖ Serena Cello, (2011) *Au-delà du roman beur : la littérature de banlieue, I Quaderni di Palazzo Serra, vol. 21*. Dipartimento di Scienze della Comunicazione Linguistica e Culturale DI.S.C.LI.C, Università degli Studi di Genova

WEBOGRAFIE

- ❖ Le migrazioni in Italia. Scenario attuale e prospettive Ricerca affidata al Centro Studi e Ricerche Idos http://unipd-centrodirittiumani.it/public/docs/Le_migrazioni_in_Italia_1951-2011.pdf (13 settembre 2016)
- ❖ L'Italia paese di immigrazione http://www.treccani.it/scuola/tesine/emigrazione_e_immigrazione/pugliese.html (13 settembre 2016)
- ❖ Depuis quand la France est-elle une terre d'immigration ? <http://www.histoire-immigration.fr/histoire-de-l-immigration/questions-contemporaines/les-migrations/depuis-quand-la-france-est-elle-une-terre-d-immigration> (13 settembre 2016)
- ❖ Histoire l'immigration en France http://www.encyclopedia-des-migrants.eu/wp-content/uploads/Me%CC%81mos-histoire-des-migrations_FR_final-1.pdf (13 settembre 2016)
- ❖ Registres de langue en français https://fr.wikipedia.org/wiki/Registres_de_langue_en_fran%C3%A7ais#Registre_courant (22 settembre)

- ❖ Traduction, adaptation, transposition http://www.fabula.org/actualites/traduction-adaptation-transposition_19903.php (22 septembre 2016)
- ❖ Les différents procédés de traduction dans la littérature de jeunesse http://cle.ens-lyon.fr/litterature-de-jeunesse/les-differents-procedes-de-traduction-dans-la-litterature-de-jeunesse-121391.kjsp?RH=CDL_PLU130000 (23 Septembre)
- ❖ Intervista Francesca Ghirardelli - Solo la luna ci ha visti passare <https://www.youtube.com/watch?v=EIXxDzM5uIs> (23 septembre 2016)